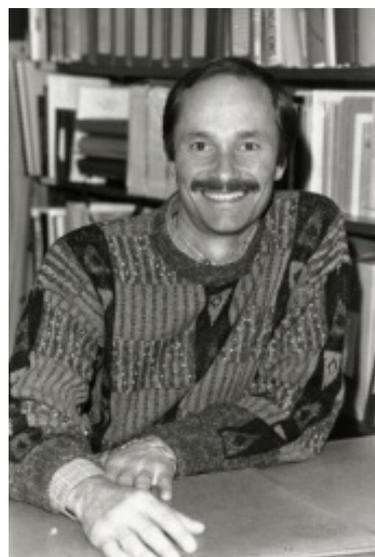


Vie et œuvre de Michael Pollak

Né à Vienne en 1948, Michael Pollak a fait des études de sociologie à l'université de Linz. Arrivé en France en 1971, il entame la rédaction d'une thèse sous la direction de Pierre Bourdieu. Parallèlement, de 1973 à 1978, il travaille au sein de l'OCDE. Il y enquête sur la politique scientifique de l'Etat à l'égard des sciences sociales en France et en Norvège (deux rapports pour l'OCDE à ce sujet en 1975 et 1976). Il publie régulièrement, à cette époque, dans la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* (fondée en 1975), en s'y signalant notamment par deux textes majeurs : le premier sur la rationalisation des sciences sociales et ses effets (« La planification des sciences sociales », 1976) ; le second sur Paul Lazarsfeld (Paul F. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », 1979).



Il travaille également sur l'histoire de l'anarchisme en Autriche et en Allemagne (*Im Schatten der Arbeiterbewegung*, 1977), sur des figures d'intellectuels autrichiens (Wilhelm Reich ; Paul Lazarsfeld ; Karl Kraus [« Une sociologie en acte des intellectuels », 1981]...) ; et sur la créativité intellectuelle dans la Vienne « fin de siècle » envisagée notamment dans ses rapports avec l'antisémitisme. Ce chantier viennois donnera lieu, dans la décennie suivante, à trois ouvrages : *Vienne 1900. Une identité blessée*, Gallimard, 1984 ; *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna* (avec Ivar Oxaal et Gerhard Botz), Routledge, 1987 ; et, avec Nathalie Heinich, *Vienne à Paris. Portrait d'une exposition* (au sujet d'une exposition dont il aura la responsabilité à la BPI du centre Pompidou), 1989.

En 1976, sa candidature au CNRS n'aboutissant pas, Pollak accepte un poste à l'université Cornell dans l'Etat de New York. Il y travaillera durant deux ans sur les questions de risques technologiques et notamment, nucléaires (voir son livre publié en 1981 avec Dorothy Nelkin, *The Atom Besieged : antinuclear movements in France and Germany*).

Michael Pollak entre au CNRS en 1982 comme chargé de recherche et est d'abord affecté à l'institut d'histoire du temps présent (IHTP).

Cette affectation se justifie par le fait qu'il enquête alors sur le témoignage de femmes rescapées des camps de concentration nazis – ce qui donnera lieu à la publication, en 1990, de son maître-livre : *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale* (Métailié). Ce travail l'amène à dialoguer avec la psychanalyse (voir son article « Mémoire, oubli, silence » dans le recueil *L'identité blessée*, 1993). Il l'amène aussi à s'interroger sur la contribution des sciences sociales – l'anthropologie et le droit au premier chef – au projet nazi (« Des mots qui tuent » 1982 ; « Utopie et échec d'une science raciale », 1986 ; « Une politique scientifique », 1989 ; *Rassenwahn und Wissenschaft. Anthropologie, Biologie, Justiz und die nationalsozialistische Bevölkerungspolitik*, 1990). Il

alimente également ses réflexions sur la « gestion de l'indicible » (article du même nom en 1986 ; ouvrage *Die Grenzen des Sagbaren*, 1988) et sur les difficultés du recueil et de l'analyse des témoignages « sensibles » en sociologie (« Le témoignage », avec Nathalie Heinich, 1986 ; « L'entretien en sociologie », 1992).

En 1986, il crée à l'EHESS, avec Luc Boltanski, le Groupe de sociologie politique et morale (GSPM), laboratoire qui jouera un rôle-phare dans le développement de la sociologie dite « pragmatique ». En 1990, il crée et dirige, toujours avec Luc Boltanski, la collection « Leçons de choses » aux éditions Métailié, qui accueillera des titres majeurs de cette sociologie naissante.

Dès la fin des années 1970, lui-même homosexuel et impliqué dans la communauté gay, Michael Pollak étudie les modes de vie des homosexuels masculins (« La rationalisation de la sexualité », avec André Béjin, 1977 ; « Die Grenzen der stellvertretenden Befreiung », 1980 ; « L'homosexualité masculine : le bonheur dans le ghetto ? », 1984). Avec l'aide de la statisticienne Marie-Ange Schiltz, il lancera en 1985 la première enquête sociologique sur le sida en France, qui donnera lieu, en 1992, à l'ouvrage *Les Homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, mais aussi à de très nombreux articles, dont certains, relevant de la « vulgarisation », furent destinés à mieux faire comprendre à la communauté homosexuelle (et au-delà) les enjeux sociaux et les conséquences politiques de l'épidémie.

Pollak continue par ailleurs à s'intéresser à la sociologie des sciences sociales, en s'interrogeant sur leurs capacités réflexives (« Le retour réflexif de la discipline sur elle-même », 1983) et sur leurs liens avec l'histoire (« Historicisation des sciences sociales et sollicitation sociale de l'histoire », 1983 ; « L'historien et le sociologue », 1993). Il mène en particulier des études sur les enquêtes réalisées par Max Weber en Prusse orientale (« Un texte dans son contexte », 1986) et sur la réception de son œuvre en France (« La place de Max Weber dans le champ intellectuel français », 1988), sans hésiter, à l'occasion de la traduction française de l'ouvrage de Wolfgang Mommsen, *Max Weber et la politique allemande*, à discuter l'éventualité d'une contribution de la sociologie wébérienne au nazisme (« Max Weber précurseur de Hitler ? Les idées politiques du penseur allemand devant le tribunal de l'histoire », dans *Le Monde* en juillet 1986). En 1991, il dirige avec les historiens Denis Peschanski et Henry Rousso un ouvrage intitulé *Histoire politique et sciences sociales* (1991).

Michael Pollak décède en 1992 des suites du sida.

En 1993, un ouvrage regroupant un choix d'une dizaine de ses articles et chapitres est publié aux éditions Métailié par un collectif de ses collègues sous le titre *Une identité blessée*. En 2007, un ouvrage de discussion de ses travaux et d'hommage paraît sous la direction de Liora Israël et de Danièle Voldman aux Editions Complexe sous le titre *Michael Pollak. De l'identité blessée à une sociologie des possibles*.

Le LIER-FYT